

Le Samedi

VOL. III.—NO. 20

MONTREAL, 24 OCTOBRE 1891

PAR ANNEE \$2.50
LE NUMERO 5 CTS.



LES MISÈRES DE LA VIE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 24 OCTOBRE 1891.



C'est agir en *seau* que de se jeter dans un puits.

Les ongles de la main gauche prennent à croquer huit ou dix jours de plus que ceux de la droite.

Faire un nœud à son mouchoir le soir pour ne pas oublier de s'éveiller à quatre heures du matin ne réussit pas toujours.

Une femme ne peut pas plus être belle seulement par la figure qu'elle ne peut avoir d'esprit seulement par sa langue.

"Marie, disait une mère de précaution, vous devriez faire attention au bébé; vous voyez, il s'est encore mordu la langue."

Les bijoux du Sultan sont estimés à trente-deux millions de piastres; dire qu'il y a tant de gens qui n'en ont pas pour cinq sous!

"Un vrai patriote, disait un candidat politique, devrait toujours être prêt à mourir pour sa patrie, même aux dépens de sa vie."

Comment Jonas ne s'est-il pas noyé, lorsque la baleine buvait? Hormis que les baleines ne soient comme les hommes, qu'elles ne boivent pas beaucoup d'eau.

Malgré tous les plaisirs de l'été, il y a une chose qui n'est pas agréable. Quelque soit le lieu où vous vous trouvez, vous apprenez de vos amis que vous vous seriez mieux amusé si vous étiez allé ailleurs.

Un individu remarque sur une même porte deux enseignes, celle d'un médecin et celle d'un chirurgien. "Je comprends, dit-il, c'est comme les fusils à deux coups, quand l'un manque, l'autre se reprend."

UN COUP D'ŒIL EN PASSANT



(Steamer en vue des côtes de Terre-Neuve.)

Capitaine.—Vous êtes sur le pont bien matin aujourd'hui?

Voyageur européen.—Oui! Quand j'ai appris que la terre était en vue, je me suis dit que je ferais bien de voir les chutes Niagara en passant.

MOTS D'ENFANTS

Professeur.—Pourquoi les oiseaux volent-ils?

Petit Jules.—Parce qu'ils ne sont pas assez fous pour marcher quand ils peuvent faire autrement.

Curé, (dinant chez un paroissien).—Ça, c'est un bon petit garçon votre Willie; j'ai remarqué qu'il avait été bien sage pendant le sermon.

Willie.—Je pense bien, je ne voulais pas réveiller papa.

La mère.—Maintenant, Blanche, ramasse tous tes jouets, et sers-les.

Blanche.—Oui, petite mère, une minute. Veux-tu, moi je vais faire la maman et toi le bébé?

La mère.—Je veux bien. Bien, tu es la mère.

Blanche.—Bébé, il est temps, ramasse tous tes jouets et va les serrer. C'est ta mère qui te le dit. Vite!

Le professeur.—Là! mes enfants, êtes-vous contents du petit goûter que je vous ai donné?

En chœur.—Oh! oui, monsieur.

Le professeur.—Dites-moi, maintenant; si vous étiez allé dans mon jardin et volé mes fraises, les auriez-vous trouvées aussi bonnes?

En chœur.—Non, monsieur.

Le professeur.—Pourquoi cela?

En chœur.—Parce que nous n'aurions eu ni crème ni sucre pour mettre dessus.

C'EST LE MATIN QU'ON VOIT LES PLUS BELLES CHOSES

Hélène, jeune mariée qui a laissé la ville pour habiter la campagne.—Et ceci est un pommier?

Louis.—Oui.

Hélène.—Pourquoi ne fleurit-il pas comme les autres?

Louis.—Il est un peu tard maintenant.

Hélène.—Eh! bien, alors, nous nous lèverons plus à bonne heure demain matin pour voir les fleurs.

LAPSUS LINGUÆ

Mlle Bienpassé.—Je suppose que vous ne vous souvenez pas que nous sommes allés à l'école ensemble?

Vieux monsieur.—Comment que je m'en souviens! nous avons bien vieilli depuis. (Puis se reprenant.) Je vous demande pardon je veux dire que moi j'ai vieilli.

SUR DE SON COUP

Elle.—Comment veux-tu que je me reconcilie avec toi, quand je sais que tu hais ma présence?

Lui.—Va, donc, tu sais bien que cela n'est pas vrai.

Elle.—Tu viens de me dire d'aller au diable.

Lui.—Oui, chère, mais je savais bien qu'il te renverrait.

BESOIN D'ASSISTANCE

Passager.—Voudrez-vous me laisser descendre à la rue Fullum?

Conducteur des chars urbains.—Certainement monsieur; mais voyez-vous je suis nouveau, et je vous demanderai de me dire où est la rue Fullum.

UN PEU DISTRAIT

Professeur.—Que je suis content de vous voir! Comment est votre dame?

Jules, élève.—Mais, monsieur, je ne suis pas marié.

Professeur.—Ah! c'est juste; votre femme est encore fille.

A QUI LA FAUTE

Voyageur.—Dites donc, garçon, ma soupe à la queue de bœuf, va-t-elle venir?

Garçon.—Dans la minute, monsieur.

Voyageur.—Sapristi! que vous êtes lent.

Garçon.—C'est la faute de la soupe, monsieur, la queue de bœuf est toujours en arrière.

TROP DE RESSEMBLANCE

Smith.—Je connais un artiste qui a peint un cheval à l'épouvante d'une manière si naturelle, que ceux qui regardaient le tableau se reculaient du chemin.

Brown.—Humph! mon ami Laritain a fait un portrait de ma femme si frappant, qu'il a dû la poursuivre pour être payé.

CES BONNES SERVANTES

Première servante.—Moi, je donne avis demain à madame que je pars à la fin du mois.

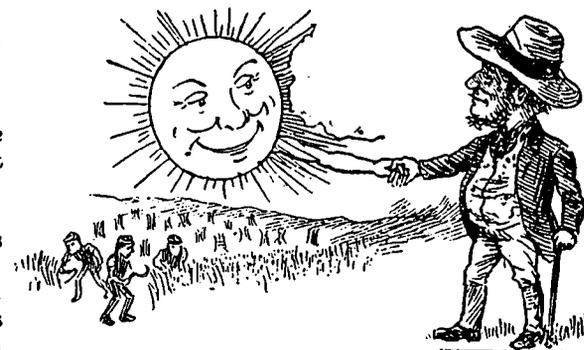
Seconde servante.—Tiens! pourquoi cela?

Première servante.—Parce qu'elle ne peut pas garder de chat.

Seconde servante.—Et qu'est-ce que cela peut te faire, à toi.

Première servante.—Eh bien! quand il y a de la crème qui manque, je ne peux pas dire que le chat l'a mangée.

LES COMPLIMENTS DE LA SAISON



—Vieux Sol, tu t'es conduit en brave. Merci.

LES BONS RAPPORTS ENTRE VOISINS

SYNONYMIE

A PROPOS DE RÉCIPROCITÉ



Madame veuve Lajacante.—Vous n'auriez pas vu mon petit chat, par hasard ?
 Le père Lajacette.—Attendez donc ! Est-ce celui qui porte un ruban bleu dans le cou, avec une clochette ; deux taches noires sur la queue ?
 Madame Lajacante.—Justement, c'est cela.
 Le père Lajacette.— Ha ! Je ne l'ai pas vu.

LA FATALITÉ

Un individu accompagne les restes mortels de sa seconde femme au cimetière. Soudain un orage les inonde.

—Tonnerre de chien ! s'écrie notre homme, c'est la deuxième fois que j'oublie mon parapluie ; je tâcherai que ça n'arrive pas une troisième fois.

ON DEMANDE UNE EXPLICATION

Lebeau.—Mademoiselle Grace est-elle chez elle ?
 Servante.—Non, monsieur, elle est sortie.

Lebeau.—Dites-lui, s'il vous plait, que je suis venu pour la voir. Vous n'oublierez pas ?

Servante.—Non, monsieur. Je vais lui dire immédiatement.

ENGAGEMENT BRISÉ

Voici ce qui a surpris sa blanchisseuse :
 "Ma bien-aimée,—Dimanche prochain, j'irai vous chercher pour un tour de voiture. Ne me désappointez pas."
 J.M."

Et voici ce qui a surpris sa dulcinée :
 "Madame,—Dites-moi donc ce que vous faites de mes mouchoirs ? Vous savez bien que je n'en ai que six ; il m'en faut un pour ce soir, sans faute. Et ma chemise qui n'est pas revenue. Si cela continue, je serai obligé de vous abandonner."
 J.M."

UNE EXCELLENTE OUVERTURE



Pour un collecteur ou un huissier.

A propos d'une grève récente des employés des pompes funèbres, un journal s'est amusé à rechercher les expressions nombreuses, synonymes du verbe mourir. En voici quelques-uns :

Décéder, trépasser, expirer, succomber, périr, disparaître, finir, s'éteindre, reposer, être défunt, payer sa dette à la nature, fournir sa carrière, cesser de souffrir, terminer ses jours, perdre la lumière, passer de vie à trépas, être fauché, moissonné, cesser de vivre, cesser de respirer, être privé de vie, partir pour un monde meilleur, rendre son âme à Dieu, rendre l'esprit, n'être plus, avoir existé, avoir vécu, finir sa destinée, sauter le pas, partir pour le grand inconnu, être rayé du nombre des vivants, dormir du dernier sommeil, feu, être enlevé à sa famille, à ses amis, descendre dans la tombe, passer la barque à Caron, passer le Styx ou l'onde noire, descendre chez Pluton, avoir le fil de ses jours tranché par la Parque, fermer la paupière, perdre la vie, rendre ou exhaler le dernier soupir, faire ses adieux suprêmes, entrer dans l'éternelle nuit, quérir un grand peut-être, vêtir le linceul du trépas, quitter ce bas monde, être ravi au ciel ou précipité dans l'enfer, retourner en poussière, rejoindre ses ancêtres, tomber dans le néant ou entrer dans l'immortalité, Dieu l'a rappelé à lui.

UN CURIEUX PHÉNOMÈNE

Un bon cultivateur qui vient régulièrement à la ville chaque jour de marché, a vu défilé mille fois de petits orphelins sous la garde des sœurs. C'est curieux, disait-il, la semaine dernière, voilà vingt ans que je vis ici, et ces enfants n'ont ni grandi ni vieilli ! Ils sont exactement comme quand mon vieux défunt père vivait.

CHAUSSURE A SONPIED

En chemin de fer :
 Un monsieur voyage sur un billet de saison ; un fermier n'a que son billet de passage. Le conducteur passe le monsieur au billet de saison sans le regarder ; mais il demande celui du fermier.
 —Pardonnez, monsieur, dit le fermier à son voisin, pouvez-vous me dire comment vous passez sans payer ?
 —Mais, mon brave, je passe sur ma bonne figure.
 —Hein ! Je crois que vous n'allez pas bien loin.

PASSE A REVENIR

Bolavoine.—Tiens, viens ici, j'ai des bonnes farces à te conter.
 Finemouche.—Tu as besoin de te lever plus matin que cela ; je lis le SAMEDI, moi aussi.



Le Canada et les Etats-Unis.

CE QUE C'EST QUE DE NE PAS SAVOIR PARLER

Alice.—Prends-tu encore des leçons de peinture ?
 Cécile.—Non, ma chère ; j'ai laissé mon professeur hier ; je ne l'aime pas.
 Alice.—Pourquoi cela ?
 Cécile.—Il a une manière si désagréable de parler. Il m'a dit que si je continuais encore quelque temps à prendre des leçons, je pourrais être capable de blanchir une clôture.

UN BON REMÈDE

Hélène.—Louis est le garçon le plus présomptueux que l'on puisse imaginer.
 Clara.—Je sais bien, mais il ne le sera pas longtemps.
 Hélène.—Pourquoi cela ?
 Clara.—Il se marie la semaine prochaine.

CAUSE DE HAINE

Turlurette.—Tu vois cet homme, l'autre côté de la rue ; je le déteste. Ma femme avait un petit chien qu'elle adorait et le voyou...
 Pattecroche.—Il te l'a volé ?
 Turlurette.—Que diable ! non, c'est lui qui l'a retrouvé.

OUBLI GRAVE

Charles.—Quand j'étais tout petit bonhomme, je me suis fait frapper la tête par un cheval ; j'ai eu le crâne fracassé, la cervelle éparpillée, et le docteur...
 Césarine, (vivement).—A cousu les blessures et oublié la cervelle, quel affreux médecin !

PRÉCHANT D'EXEMPLE



—Tu vas au conseil de ville ? Et ta perruque que tu as oubliée...
 —Exprès. Comme je veux arrêter les gaspillages, je veux donner l'exemple des privations.

CHRONIQUE DU SPORT



Nous nous le demandons : " Y a t'il un passe temps plus agréable que le jeu de la foot ball ? "

LA BOITE AUX LETTRES DU "SAMEDI"

(Pour le SAMEDI)

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROUCAILLONNADES

Un nègre, esclave d'un riche propriétaire de plantations, en Floride, avait un jour offensé son maître d'une manière très grave.

Le propriétaire le fit amener devant lui, et, prenant le ton de la colère, lui reprocha son crime et lui dit :

—Malheureux ! tu vas être puni sur le champ ; prépare toi à la mort.

Le coupable, effrayé, se prosterna par terre et demanda grâce.

—Tu n'en auras point d'autre, dit le maître, sinon que je te laisse la liberté de choisir la manière dont tu voudras mourir et qui sera le plus de ton goût... Décide promptement ; je veux être obéi.

—Puisque vous me laissez le choix, maître, répondit le nègre, j'adore votre arrêt, et je demande à mourir de vieillesse.

**

L'hiver dernier, un ami nous avait conviés à un dîner dans un restaurant fashionable de cette ville, à l'occasion de son admission à la pratique de l'arpentage civil.

Parmi nous se trouvait Hache Hillace, un amateur du bon vin.

Pendant le repas, celui-ci voit le bras d'un domestique s'allonger à sa droite. Au bout du bras se trouve une bouteille.

Il regarde les verres échelonnés devant lui et tend le plus petit.

—C'est du vin ordinaire, croit devoir lui faire observer le domestique.

—Je le sais bien, dit Hache Hillace mais je garde les grands verres pour les vins fins.

**

La semaine dernière, deux frères, ayant probablement donné une trop forte accolade à la dive bouteille, étaient à se disputer au coin d'une rue. La discussion s'anime et l'on vient aux taloches.

Deux passants séparent nos antagonistes dont l'un, un peu plus fort que l'autre, avait le dessus.

—Et pourquoi, lui demande un des spectateurs, brutalisez-vous votre jeune frère de la sorte ?

—Que voulez-vous, répond le combattant tout essoufflé. Ne connaissez-vous pas le proverbe qui dit : " Il faut battre son frère quand il est chaud. "

**

Monsieur Scie Prie, Hein ? qui demeure sur la rue Sisle Oui ! me disait hier soir :

—Moi, je suis âgé de 54 ans ; mais il existe à l'Hospice St-Joseph de la Délivrance une Sœur qui n'a que 32 ans, et qui cependant, est plus vieille que moi.

—Mais comment expliquez-vous ce fait étrange ? lui demandai-je tout étonné.

—Vous ne savez pas ! dit-il. Moi je suis vieux, mais je ne serai jamais vieille.

**

On dit que la meilleure des chansons à boire est celle qui tien dans un vers.

AGUE ERAITE.

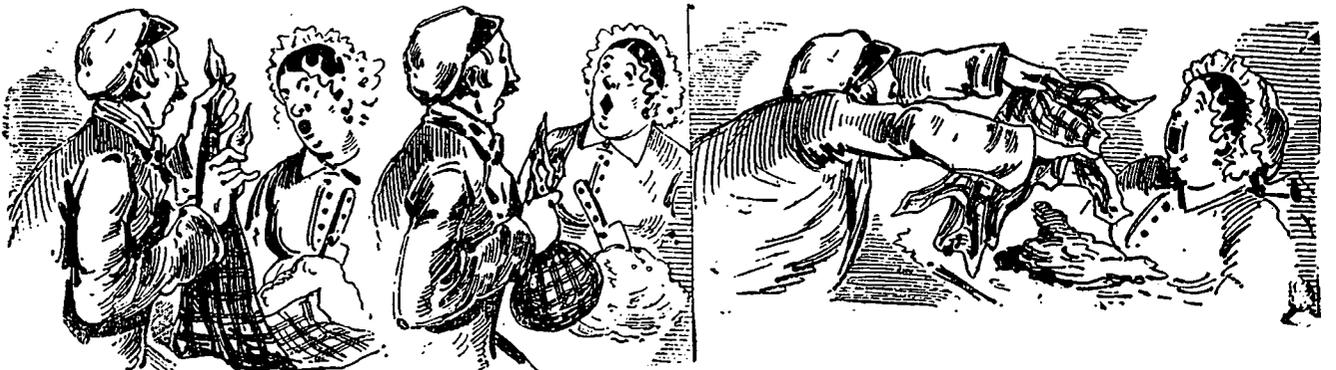
Lévis, octobre 1891.

CES HOMMES DE LETTRE !

Client.—Mais vous dites dans la préface, que votre livre est appelé à satisfaire un besoin qui existe depuis longtemps. Que voulez-vous dire ?

Editeur.—Ce que je veux dire ? Mon cher monsieur, ça fait trois mois que j'ai besoin d'un bon dîner.

LES BONS COMPTES FONT LES BONS AMIS



I

Ce sera plus facile à porter... Mettez moi, s'il vous plaît, une demi livre de chair à saucisse dans mon mouchoir...

II

—Combien que c'est.
—Trente sous, monsieur.

III

—Trente sous ! Ça serait pas à faire ! J'aime mieux la remettre...

LES ÉTOILES

A mes chers disparus.

Dans la claire beauté des nuits béatifiques.
Les étoiles, lotus du céleste lac bleu,
Ont dans leurs grands yeux pers des baisers siraphiques,
Et des sourires d'ange à leurs lèvres de feu.

Certaines semant l'or de leurs clartés mystiques
Scintillent brillamment aux portes du Saint-Lieu,
D'autres dont les rayons sont plus mélancoliques
Semblent mettre à nos fronts les caresses de Dieu.

Aussi lorsque du ciel je contemple les voûtes,
Ce sont celles que j'aime à revoir entre toutes,
Car d'un vide éternel, portant l'éternel deuil,

Je crois—suprême espoir, ne serais-tu qu'un leure ?
Que ces pâles soleils attendrissant mon œil
Sont les regards tremblants des âmes que je pleure.

FRÉDÉRIC LÉVY.

UNE NOUVELLE INVENTION

Un hollandais qui voit pour la première fois les rails de chemin de fer, cherche à en connaître le but. Après vingt-cinq minutes de réflexion, l'inspiration lui vient :

—Oh ! dit-il, je comprends, ça doit être pour empêcher la terre de craquer quand il y a un tremblement de terre.

TOUCHANTE COMPASSION



Marchand de charbon à son homme de cour.—Tu mettras deux cents livres de charbon de moins dans cette tonne. C'est pour une pauvre veuve qui est obligée de monter cela deux étages ; faut l'épargner.

PAS DANS SES HABITUDES !

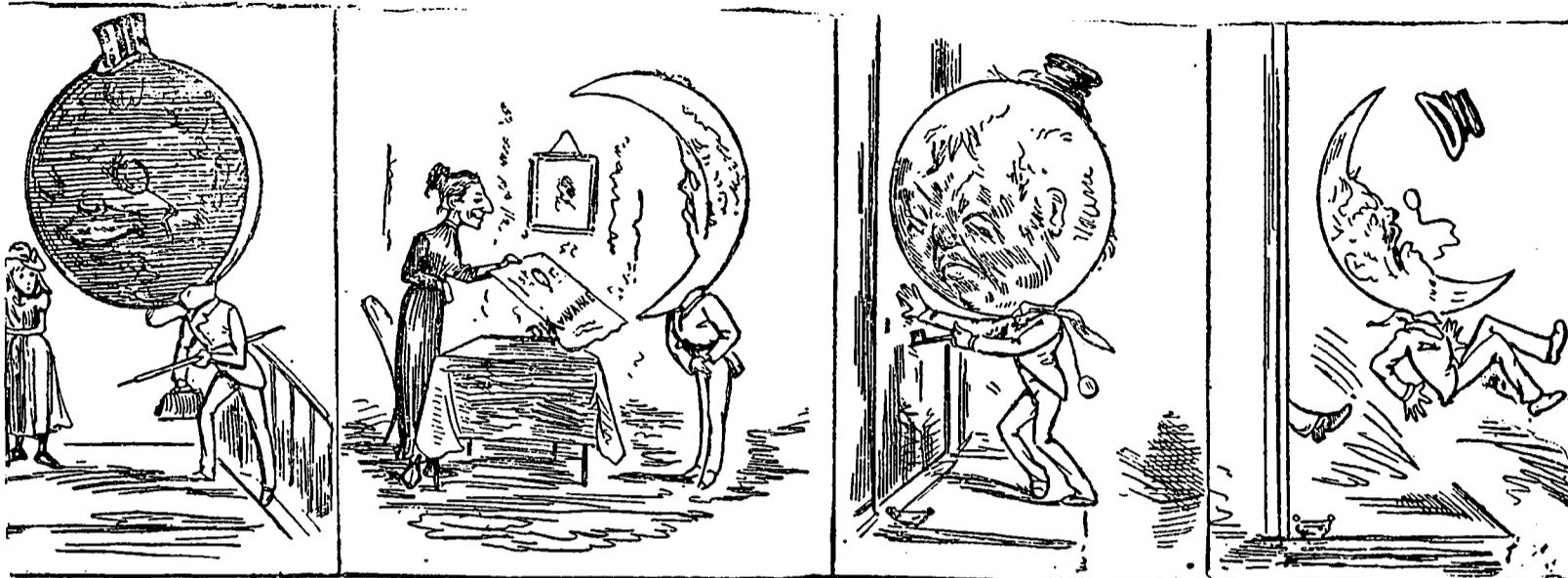
Le juge.—Ainsi, tu n'as que huit ans, et tu avoues avoir commis ce vol énorme ?

Petit garçon.—Oui, Votre Honneur.

Le juge.—Mon garçon, tu commences bien jeune.

Petit garçon.—Oh ! monsieur le juge, c'est rien que pour aujourd'hui ; voyez-vous, papa est absent, et il m'a demandé de faire son ouvrage.

L'ASTRONOMIE DES LOGEMENTS



I
Nouvelle lune.

II
Premier quartier.

III
Pleine lune.

IV
Dernier quartier.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

On cause médecine :

—Il n'y a, dit un docteur, rien de dangereux comme une indigestion d'eau. Elle peut même être mortelle.

—Je crois bien, s'écrie Calino ; voyez les noyés !

A propos d'une catastrophe récente.

Chacun donne son avis.

—Voyant le danger, le mécanicien ne pouvait donc pas renverser la vapeur ?

—Oh ! vous savez, en matière de chemin de fer, la critique est aisée et l'arrêt difficile.

Un monsieur chauve a fini par assommer l'enfant de la maison par ses conseils.

—Fais donc ceci, fais donc ça, etc.

L'enfant, se passant la main dans les cheveux :

—Eh bien ! fais donc ça, toi !

Au lycée :

—Veuillez m'expliquer ce que c'est qu'un cercle ?

—C'est un endroit où se p'a va se faire nettoyer tous les soirs.

En correctionnelle :

—Prévenu, vous avez été surpris au moment où vous tentiez de dévaliser le presbytère de X ?

—Parbleu, répond le prévenu avec l'organe de Jean Hiroux, c'est la faute de mon médecin. Il m'avait ordonné de faire une cure.

RESPECT A SES CENDRES



Jones.—Comment est la charmante mademoiselle Smith aujourd'hui !

La servante (qui a reçu des ordres).— Elle m'a dit de vous dire qu'elle est morte.

Jones.—Quel malheur ! Je voudrais bien voir le corps.

Nos domestiques.

—Marie je suis sûre que vous avez encore oublié les fleurs que je dois mettre ce soir dans mes cheveux ?

—Non, Madame, les voici !... mais...

—Mais quoi ?

—J'ai égaré les cheveux de Madame.

En wagon. Un voyageur à un autre :

—Il m'a semblé apercevoir, sur la locomotive, un monsieur décoré à côté du mécanicien ?

—Vous ne savez donc pas ? L'administration a décidé, pour rassurer les voyageurs, que chaque membre du Comité ferait sa semaine sur la locomotive.

—Comment, des otages ?

On demandait à un vieux cabotin ce qu'il pensait de l'introduction des comédiens à l'Académie.

—C'est impraticable, répondit-il... Ils ne sont que quarante et il faudrait nous y mettre tous !

Un touriste, au moment de quitter son hôtel, vérifie sa note.

—Le service est-il compris ? demande-t-il.

—Non, Monsieur, c'est à la générosité du voyageur.

—Mais... si je ne suis pas généreux ?

—Alors, Monsieur, c'est deux francs par jour, soit, pour trois jours, six francs.

—Eh bien ! j'aime mieux être généreux, voilà trente sous !

G... visite un appartement au cinquième étage, boulevard.

—Cela ferait, mon affaire, dit-il au concierge, mais 4.000 francs pour trois pièces, c'est vraiment trop cher.

—Monsieur, songez qu'il y a un ascenseur dans la maison.

—Un ascenseur !... Ça n'est bon qu'à faire monter... les loyers.

On cause du tabac et des fumeurs.

—Oh ! moi, fait un monsieur, je ne fume qu'après un bon repas, quand j'ai bien dîné, mais là ce qui s'appelle bien dîné !

—C'est-à-dire que vous fumez, quand vous êtes allumé !

Un brave capitaine, coutumier des coliques africaines, se faisait cuisiner, par un soldat, un cataplasme de graine de lin, et l'envoie chercher comme liniment du laudanum chez le pharmacien du carefour.

—Que mon capitaine m'envoie chercher pour un franc de l'eau d'annon...

—Du laudanum ! c'est très bien ; mais où est l'ordonnance ?

—L'ordonnance ! c'est moi.

Un ivrogne enragé lit à haute voix un traité d'histoire naturelle :

—Le chameau, dit-il, est un animal qui peut travailler huit jours sans boire.

—Bah ! la belle affaire, interrompit sa femme ; je sais un animal qui peut boire huit jours sans travailler !

Les enfants terribles :

Le petit Paul tracasse son papa depuis huit jours, afin qu'il lui achète un tambour.

—Tu trouves que tu ne fais pas assez de bruit sans ça ?

—Oh ! mon petit père chéri, je te promets de n'en jouer que lorsque tu dormiras.

A l'école.

L'examineur, qui porte un lorgnon, s'adressant à un élève :

—Dites-moi, mon petit ami, pourquoi la nature, qui a gratifié l'éléphant d'une trompe, le chien d'un museau, etc., a-t-il donné un nez à l'homme ?

—Pour qu'il puisse mettre dessus un binocle, M'sieu.

Dans un restaurant :

Cadet, jetant sa serviette :

—Garçon, vous pouvez dire à votre patronne que quand je reviendrai ici... j'irai ailleurs !

—Papa, faut-il un trait d'union à belle-mère ?

—Non, mon enfant, je l'ai supprimé.

NOS CHÉRIS



Enfant terrible.— Pourquoi n'avez-vous pas amené votre femme, M. Coquenpate ?

M. Coquenpate.— Nous sommes séparés mon enfant ; nous ne pouvions pas nous accorder.

Enfant terrible.— Pourquoi ne lui avez-vous pas donné la volée, comme papa fait avec maman ?

NOS CHÉRIS



Monsieur Georges.—Comment ça se fait-il, chaque fois que je renne le feu de grille, ça sent les cheveux brûlés.

Johnnie.—Vous ne savez pas ? C'est Henriette qui se frise tous les matins avec le tisonnier.

LE CHIFFONNIER A PARIS

Les chiffonniers viennent d'avoir, à la Chambre, les honneurs de la tribune. Ce n'est pas, d'ailleurs, la première fois qu'ils trouvent un député pour les défendre ; et, avant M. Laguerre, le duc de La Rochefoucauld-Bisaccia s'était fait leur avocat, en 1884, au moment où M. Poubelle rendit obligatoire l'emploi de ces fameuses boîtes auxquelles son nom est demeuré attaché.

Ils sont actuellement, à Paris, plus de vingt mille, les chiffonniers qui gagnent l'un dans l'autre de 2 fr. 50 à 3 fr. par jour. C'est que les Parisiens jettent, chaque nuit, plus de cinquante mille francs sur la voie publique, soit dix-huit millions par an. Tout se casse, tout se défraîchit, tout aboutit à la rue, mais le chiffonnier ramasse les débris, les objets dédaignés, les jette dans sa hotte d'où ils ressortent transformés, régénérés, métamorphosés, prêts à fournir une nouvelle carrière.

Si vous voulez bien connaître les *biffins*, imitez M. Paulian qui a tous les héroïsmes.

Une nuit, il s'est mis en campagne, portant sur le dos la hotte, et le voilà guettant les rues où les tas d'ordures sont encore en pain de sucre — preuve qu'ils n'ont pas encore été fouillés par un camarade ; s'arrêtant de préférence devant les amas que les chiens reniflent, indices que des os s'y trouvent enfouis.

« Ramassez, ne dédaignez rien, ramassez tout » cela, lui disait le vieux chiffonnier qui lui servait de guide. Demain, vous verrez le parti que l'on peut en tirer...

Le lendemain, à l'heure du classement, M. Paulian a vu. Et ce qu'il a vu, ce qu'il a appris, est vraiment extraordinaire.

Tout le monde sait qu'avec le chiffon de fil et de coton on fait du papier. Ceux qui l'ignoraient—s'il s'en est trouvé—n'ont qu'à lire le compte rendu de la séance de la semaine dernière à la Chambre. On fait chaque année pour 140 millions de francs de papier, avec les vieux chiffons de fil. Mais les chiffons de laine, qu'en fait-on ? On les envoie à l'éfilochage. C'est ainsi que les pantalons rouges de nos soldats sont transformés en bonnets qui se vendent par centaines de mille en Asie Mineure. Les cordons de sonnette, les franges, les objets en passementerie servent à faire une bouffe avec laquelle on garnit les coussinets des appareils orthopédiques. Les chiffons de soie servent à rapiécer les parapluies, à confectionner les casquettes de voyage, à couvrir les couvertures, les coussins, les boîtes à gant, etc.

Les morceaux de verre cassé sont réduits en poudre et vendus vingt francs les

100 kilos au fabricant de papier de verre. Les bouteilles intactes ont plus de valeur : lorsqu'elles portent le nom d'un industriel ou d'une marque de fabrique, on les revend aux commerçants susceptibles de les faire servir à nouveau. Souvent ces pots, ces flacons sont recherchés au domicile même du chiffonnier par des contrefacteurs.

Les os sont de deux sortes. Il y a l'*os de travail*, celui que l'on peut transformer en objets de broserie ou de tableterie ou encore en boutons et qui vaut 25 francs les 100 kilos. Il y a l'*os à brûler*, moins apprécié, parce que l'on n'en peut tirer que de la graisse, de la gélatine ou du noir animal.

Le chiffonnier ramasse soigneusement, pour les revendre aux coiffeurs, à un prix qui varie de 4 fr. 50 à 6 fr. la livre, les petites mèches de cheveux que les femmes retirent de leur démêloir après s'être coiffées. Le démêloir retire tous les jours plus de 50 kilos de cheveux. Ne pas dédaigner non plus les cheveux d'homme, ramassés aux portes des salons de coiffure : on s'en sert, horreur ! pour fabriquer les filtres destinés à clarifier les sirops !

Les vieilles éponges font des éponges plus petites destinées à garnir les encriers en porcelaine ou bien l'intérieur des lumps à essence minérale. De même les bouchons sont retaillés pour des goulots d'un plus petit calibre. Les rognures, trempées dans la résine, sont converties en allume-feu, à moins que, réduites en poudre impalpable, on ne les emploie à la fabrication des tapis de linoléum et des semelles en caoutchouc. On s'en sert aussi pour garnir le sol des manèges dans les écoles d'application, ou bien pour emballer, dans des caisses, les objets fragiles.

Les croûtes de pain, lorsqu'elles sont propres, sont mangées par le chiffonnier ; lorsqu'elles sont sales, il les fait manger aux autres sous forme de chapelure destinée à saupoudrer les jambons de Reims ou à paner les côtelettes à la milanaise des restaurants à bon marché... à moins qu'il n'en fasse de la poudre dentifrice ou de la chicorée. Pour cela il suffit de faire sécher les crûtes et de les carboniser. C'est très simple !

Les poupées, le carton-pâte, les boutons à bottines, les objets en laque : corbeilles, boîtes, plateaux ; les articles du Japon... fabriqués à Pont-à-Mousson, tout cela est fait avec les vieux papiers, vieilles affiches, vieux prospectus ramassés chaque nuit. De même les tampons de chemins de fer, les tuyaux à gaz et un grand nombre de jouets d'enfants sont confectionnés avec le caoutchouc des vieilles jarretières et des bretelles hors d'usage.

Si le chiffonnier veut bâtir lui-même sa maison, il emplira de terre les vieilles boîtes de sardines et s'en fera un mur. Ces boîtes à sardines sont très recherchées : le fondeur en retire la soudure et, dans la tôle, on découpe des bobèches pour les lanternes vénitienes, des montures de boutons, des têtes de clous, des joujoux, petits chemins de fer, soldats, petits bateaux, etc.

Le chimiste sait retirer la moindre parcelle d'or ou d'argent qui orne une assiette, une tasse brisée, ou bien qui recouvre une lanterne de voiture, un galon, un bouton d'uniforme. Avec les peaux de lapin, on fait de la fourrure. Si le

LA LOGIQUE DES FEMMES



P. S.—Comme papa ne veut pas vous voir, ne venez pas ; je vous expliquerai le tout de vive voix.

LA BONNE FARCE



—(Lisant son journal) « Les survivants avaient été six jours sans une goutte d'eau. » Pouah ! En voilà ! Voilà quinze ans que je m'en passe, moi.

biffin trouve un vieux bout de cigare, eh bien ! il le fumera.

Le croiriez-vous ? de toutes ces choses qui se transforment, le chapeau de soie, seul, est immortel. De votre tête, il passe sur celle de votre domestique, d'où, après avoir subi un *retapage* habile, il vous reviendra, pour recommencer perpétuellement le même voyage.

Voilà ce que M. Paulian a observé et ce qu'il a noté dans un très curieux livre intitulé : « La Hotte du Chiffonnier. » Il arrive à cette conclusion que si la hotte cache souvent un déclassé ou un ivrogne, elle dissimule rarement un voleur. La preuve en est dans les nombreux objets de valeur que les *biffins* rapportent au commissaire de police.

Grâce au chiffonnier, bien des gens peuvent s'approvisionner d'une foule de choses sans dépenser trop d'argent. Le chiffonnier ne se met jamais en grève, il ne fait pas de politique : « La sociale, dit-il, ce n'est pas cela qui mettra un os dans les tas d'ordures... » Un homme aussi sage ne mérito-t-il pas d'être défendu.

EDMOND LE ROY.

THÉÂTRE-ROYAL

Le public de Montréal a eu plus d'une fois déjà l'avantage de goûter « True Irish Hearts. » Et chose que l'on ne peut pas dire de toutes les pièces, chaque fois que « True Irish Hearts » est venu, la salle du Théâtre Royal s'est vue bondée de monde. Tout le monde connaît cette pièce, elle se passe de commentaires. Comme toujours, Dan McCarthy est superbédans le rôle de Lanty Lanagan.

Les deux malfaiteurs, George Wolf, et Batt Mooney ont été bien représentés par Carl Birch et W. Christie Miller. Kitty Brady était bien personnifiée par Melle Lon Ripley. C'est une jolie actrice, pleine de feu et qui joue à perfection. En un mot, tous les caractères sont bien rendus et la troupe est excellente.

La semaine prochaine, on jouera « Devil's Mine. » Les journaux américains en font de grands éloges.

UN CHANCEUX

Charles.—Que fais-tu pour vivre, maintenant ?

Auguste.—Je respire.



LE TRAIT D'UNION

Vers cinq heures du soir, Georges avait quitté son bureau de fort mauvaise humeur.

Employé au Ministère de la Guerre, un de ses chefs s'était permis une réflexion absurde et frisant son impertinence parce qu'il avait passé son après midi à construire des cages à mouches pour son fils Toto.

Pouvait-on concevoir une réprimande pareille ? C'était par pure jalousie que son supérieur lui faisait des observations.

Oh ! oui, si celui-là avait eu le bonheur d'être père de famille, il ne se serait pas contenté de faire des cages à mouches ; son bureau eût été transformé en une fabrique de jouets... Et l'ami Georges monologuait en arpentant furieusement le boulevard.

Enfin il arriva devant sa maison, s'engouffra dans le couloir, étonna son concierge en ne le saluant pas, et, grim pant quatre à quatre l'escalier, il se trouva bientôt au cinquième étage devant la porte de son appartement. Il tira le cordon de la sonnette avec une telle violence qu'il lui resta dans les mains, et la bonne, qui était occupée à éplucher des oignons, ne fit qu'un saut pour aller ouvrir à son maître.

Georges était rouge comme une tomate ; il venait de terminer son monologue en se déclarant anarchiste. Notre pauvre ami demandait la suppression de tous les chefs au moment même où la bonne lui annonçait que Madame était sortie avec son fils.

— "Madame avait recommandé de donner à Monsieur une note que la couturière avait apportée à Madame, pour que Madame la présente à Monsieur et pour que Monsieur veuille bien la payer."

Georges bondit à ces paroles.

Comment, encore une note de couturière !...

Oh ! la mesure était comble ! ! ! !

C'était trop dans la même journée : Les observations d'un supérieur, des notes à payer ; l'existence n'était plus possible dans ces conditions.

Au bout de cinq minutes, Madame rentra accompagnée de Toto — Bonjour, papa ! — s'écria joyeusement le bambin, et il se précipita dans les bras de l'auteur de ses jours.

Celui-ci déposa un gros baiser sur le front de l'enfant, mais il ne regarda seulement pas sa femme. Décidément il était fâché, et Madame le vit bien.

"Pourquoi n'embrasses-tu pas maman ?" demanda Toto d'un air bien étonné. Georges fit un geste d'impatience, ne répondit pas et commença une véritable promenade dans les chambres. Il était dans une colère froide. Toto se demandait, avec anxiété, si son père voulait imiter l'ours qu'il avait vu au Jardin des plantes.

PAR UN AUTRE CHEMIN



Colonel Fracasse. — Apprenez, l'ami, qu'il n'est jamais passé un mensonge par ces lèvres.

Etranger imperturbable. — Je vous crois, quand on parle du nez comme vous.

LA LOGIQUE DES CHIFFRES



Bouleau. — Moi, je vais faire recevoir mon fils oculiste.
Rouleau. — Tu badlines ! Fais-le dentiste. Nous avons trente deux dents, pendant que nous n'avons que deux yeux.

Mais Madame connaissait par expérience ces sortes de colères. Elle avait tant de fois vu son mari dans cet état-là. Et toujours à cause des factures de couturières.

S'étant pénétré d'un vieux proverbe : "C'est avec du lard qu'on attrape les souris," Madame avait imaginé, pour calmer Georges, un moyen qui lui avait toujours réussi.

Quand son époux se trouvait de méchante humeur, Madame avait soin de recommander à la bonne de servir à dîner le met préféré de Monsieur. Alors là, lorsque la cuisinière arrivait avec le plat contenant des tripes à la mode de Caen achetées toutes cuites dans un établissement du boulevard, le visage de Monsieur prenait un air moins désagréable, et, lorsque la plus grande partie de ces bonnes tripes remplissait son assiette, Georges ne se sentait plus d'aise et regardait sa femme avec attendrissement. A ce moment, Madame contemplait Monsieur en lui disant : "Mange, mon ami, il y en a encore." Impossible de résister à une attention aussi délicate, et la paix se trouvait de nouveau conclue dans le ménage pour un mois. Ce délai passé, une nouvelle note arrivait, et la scène décrite plus haut recommençait de point en point.

Il fallait donc user du même stratagème, et Madame alla donner des ordres en conséquence. Une demi-heure après, Monsieur, Madame et Toto étaient réunis autour de la table.

Georges, tout en mangeant le potage, lisait, avec obstination, un article de journal qui lui semblait idiot et que, bien certainement, il eût dédaigné s'il n'avait pas été contrarié. Madame était silencieuse ; Toto regardait son père et sa mère, et, préoccupé par cet examen, il mettait le plus souvent la cuillère dans son nez.

Enfin la bonne entra avec les tripes sur lesquelles Madame fondait les plus grandes espérances. Une odeur délicieuse se répandait dans la salle à manger, et Georges, tout en tenant la tête baissée, fit manœuvrer ses narines à la manière des chiens de chasse ; pour un peu il se serait léché les babines, pardon, les lèvres. Oh ! c'était un vilain gourmand que Monsieur !

Le plat fut posé délicatement sur la table et Georges jeta déjà des regards avides et sournois sur le met favori. Tout à coup, Toto qui, depuis le commencement du repas, s'était concentré en lui-même comme s'il cherchait une idée, Toto, dis-je, se mit debout sur sa chaise et, rapide comme l'éclair, il empoigna le plat.

Deux cris, exprimant des angoisses différentes, furent poussés par ses parents. — Madame voyait déjà la nappe toute sale, et Monsieur craignait avant tout que son estomac ne fût pas contenté.

Le bambin prit alors la parole : "Je ne pose-

rai ce plat que si vous m'embrassez tous les deux, en même temps." La position était critique, il fallait s'exécuter de bonne grâce. Mais au moment où les deux époux approchaient leurs lèvres des joues de leur enfant, Toto retira vivement sa tête, posa le plat, et le baiser de Monsieur fut reçu par Madame, et réciproquement. Une minute après, le petit héros était dans les bras de ses parents.

Monsieur était aux nues, Madame rayonnait de joie !

— "Toto est notre trait-d'union !" cria joyeusement l'employé du ministère. Alors, plongeant les mains dans ses poches, il en retira quatre cages à mouches qu'il tendit à Toto : "Tiens, mon petit, voilà pour toi."

— "Merci, papa, avec ces quatre-là, ça m'en fait 896."

— "Et demain tu en auras 900, répondit l'heureux père, je me lèverai une heure plus tôt pour te les fabriquer."

Et comme Madame se préparait à gronder son mari en disant qu'il avait bien le temps au bureau, car se lever trop matin serait nuisible à sa santé, Georges lui expliqua tout.

Son chef l'avait attrapé, il n'enfreindra plus jamais le règlement, et, dorénavant, dans l'après-midi, il fera comme tous ses collègues, il dormira.

PAUL HASLER.

LYCEUM



La foule qui encombrait ce théâtre cette semaine, était tellement nombreuse, que des centaines de personnes ont dû être refusées. Le genre d'attraction était une troupe de variétés, composée de jolies et nombreuses actrices avec costumes brillants et fantastiques. C'est une très bonne troupe, qui est magnifique et dont l'ensemble est bien observé. La première partie est intitulée "Perles de l'Orient," est très gaie. Cette scène se termine par un tableau des nations. Le coup-d'œil est magnifique. Ward et Vokes, deux acrobates-comédiens, sont excessivement

forts et tiennent la salle dans une hilarité constante. Un nombre d'autres variétés contribuent à exciter l'intérêt, et le tout finit par une petite farce "Spanish Bullfighter." En somme, la troupe de Lily Clay est bonne, et tout le monde devrait aller au Lyceum cette semaine.

AU PLUS FORT LA POCHE

Un vieux juge nègre du Mexique, avait pour enseigne : "Mariages célébrés à prix réduits." Un confrère plus ambitieux l'a surpassé en inscrivant : "Mariages célébrés à prix réduits, avec divorce par dessus le marché."

PAS DE BOODLE POSSIBLE



Voyageur. — Cocher, je te donne une piastre si tu me conduis au Grand Tronc en cinq minutes.

Cocher de fiacre. — Non, merci, bourgeois. Vous pourriez peut-être m'acheter ; mais votre argent n'est pas capable de corrompre Cocotte.

LES EXPRESSIONS POPULAIRES



à continuer

I

Le cœur sur la main.



II

Durant sa harangue, il perdit la tête.



III

J'ai beau me creuser la cervelle.

HISTOIRE BANALE

Il a dix ans à peine, de grands yeux tristes et résignés. De misérables vêtements recouvrent son petit corps affaibli ; ses pieds meurtris sont enfouis dans des souliers bien trop grands et tout usés ; il grelotte sous la bise de décembre qui lui jette au visage de gros flocons de neige, et il avance lentement sur la route durcie par la gelée.

A ses côtés, un terre-neuve, intelligent et doux, base sa marche sur la sienne, sans jamais le devancer d'un pas : c'est Médor le bon Médor, le fidèle compagnon de misère.

L'enfant regarde son chien. Médor regarde son maître, et tous deux semblent se dire : " Je souffre ! " Et ils souffrent en effet ces deux pauvres abandonnés ; ils sont épuisés par ce combat sans fin où ils luttent pour la vie ; ils souffrent de cette température qui les engourdit ; ils souffrent encore, ils souffrent de ce spectre qui se dresse devant eux : la faim !

Et l'enfant s'arrête : une maison est là, coquette, animée : on y devine l'opulence.

D'une main tremblante, il frappe un coup timide. Une figure revêche se montre.

L'enfant baisse la tête sans oser regarder, sans oser demander. Médor, près de lui, de ses yeux affectueux et doux, semble implorer pour son jeune maître. Et pour toute réponse à cette douleur muette, à cette grande misère, une voix aigre crie durement :

— Encore de ces mendiants ! Dieu, en voit-on ! On ne donne pas ici.

Et la porte se ferme brusquement.

Une larme brille aux yeux de l'enfant ; plus triste encore, plus abattu, il regagne la route. Médor, plus tenace, ne bouge pas et montre des crocs bien aigus, bien affamés à cette porte inhospitalière ; puis, sur un signe, il rejoint son maître.

Et la neige tombe toujours...

Et ils continuent d'avancer sur la route déserte....

Soudain Médor s'élançe. Une poule, toute effarée, quitte le pied d'une haie où elle s'est blottie, et cherche à se reconnaître au milieu des tourbillons de neige qui l'aveuglent. Déjà Médor est près d'elle et lève la patte.

— Ici ! Médor, commande l'enfant en grossissant sa voix.

Mais Médor a faim. Et que ne lui pardonnerait-on pas ! ..

— L'enfant, tremblant, regarde la poule sanglante que Médor vient de déposer à ses pieds. Le bon chien semble lui dire : " Enfin nous allons dîner ! "

Tout à coup une voix terrible, une voix grosse de menaces, retentit à quelques pas :

— ... C'est ton chien, maudit mendiant, qui vient d'étrangler ma poule ! ... Voilà où passaient mes volailles depuis quinze jours ! ... Mille tonnerres, il va me le payer ! ...



IV

Se mordre les doigts.



V

Taisez-vous donc ! Je ne suis pas si belle que vous routez le faire croire.

Et un homme de haute taille, un fusil à la main, se dresse près d'eux.

L'enfant relève la tête ; devient encore plus pâle.

— Pardon, Monsieur, nous ne sommes que d'aujourd'hui dans ce pays ; il y a quinze jours, nous étions loin, très loin d'ici. Oui, croyez-le, Monsieur, nous sommes bien malheureux, mais nous ne sommes point des voleurs...

Toujours leur éternelle chanson, interrompit l'homme d'une voix dure. Je te dis que c'est toi. Oui, je reconnais ton chien... et, mille millions de diables, c'est la dernière qu'il me mangera !

Et le fusil s'abaisse dans la direction de Médor qui commence à montrer des crocs menaçants.

L'enfant est tombé à genoux sur la neige molle qui pénètre ses vêtements.

— Grâce ! Monsieur ; grâce ! implore-t-il, au milieu d'un violent accès de toux qui déchire sa poitrine. Grâce pour mon pauvre Médor ! Je suis seul ! je suis orphelin ! ... C'est le seul être qui m'aime ! ..

Et de grosses larmes tracent deux sillons le long de ses joues.

— Ah ! tu avoues, misérable ! ..

— Je vous jure, Monsieur, que nous sommes innocents de ...

— Tu m'ennuies avec tes nous ; ne dirait-on pas que c'est ton frère. Comment, tu oses nier qu'il vient d'étrangler cette poule ?

— Ah ! non, Monsieur, pour celle-là... Mais... ah ! Monsieur, il n'avait pas mangé depuis deux jours...

Et l'enfant, repris d'un nouvel accès de toux, continua à travers ses sanglots :

— Grâce ! pour mon bon Médor !

Médor s'ennuyait, et, tout en se rapprochant, laissait voir des crocs de plus en plus mal intentionnés. Ce fut son arrêt de mort.

— Arrière ! maudite bête. Ne voilà-t-il pas qu'il veut me mordre à présent. Attends ! ..

Un coup de fusil, et le pauvre Médor, poussant un hurlement, s'affaissa sur la neige qu'il teint de son sang.

L'homme a disparu. Médor, mourant, voit son jeune maître évanoui, que la neige veut recouvrir déjà. Il se redresse avec des gémissements plaintifs ; il se traîne par des efforts—j'allais dire sur-humains—jusque auprès de l'enfant ; il jette sur lui un douloureux regard ; et, épuisé, il retombe inerte auprès du corps inanimé.

Mais l'enfant a ouvert les yeux : il a vu le dernier regard du bon Médor ; un sourire apparaît sur ses lèvres bleuies ; il enserme de ses bras engourdis le corps de son fidèle compagnon ; il pose sa tête sur la blessure ensanglantée... et il referme les yeux.

Et la neige montait, montait toujours !

CONSTANT BINET.

AGGRAVATION



— Ce n'est pas encore mon mal qui me fait souffrir, c'est de savoir que ma femme a brassé le gruau avec une chandelle.

LES BEAUX CHIENS!



QUELQUES NOTES DE NOTRE ARTISTE SUR LA DERNIÈRE EXPOSITION.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

LA TAILLE HUMAINE

On s'imagine bénévolement qu'un homme de 5 pieds 6 pouces conserve constamment sa taille toute la journée ; on croit que nous avons toujours la même stature, matin et soir, et à toute heure du jour

C'est une illusion. La taille varie comme le poids, et nous n'avons jamais, à une heure d'intervalle, ni le même poids, ni la même stature. En se mesurant avec précision au saut du lit et avant de se coucher, on s'apercevra vite que nous rapetissons en général à mesure que la journée avance. On est grand homme à huit heures du matin ; on l'est moins à huit heures du soir. Et la différence peut dépasser 3 lignes chez de nombreux sujets.

Au congrès de chirurgie, Berlin, M. le professeur Martel communiqua le résultat de mesures très répétées qui lui ont permis de conclure, ce que nous savions déjà, que la taille varie sensiblement suivant les heures de la journée. Nous perdons personnellement une ligne par jour, et nous savons des personnes qui rapetissent quotidiennement de 2 à 3 lignes pour les regagner chaque matin.

Il est un sujet, grand vélocipédiste que nous connaissons, qui mesure 5 pieds 7 pouces 1/2 ligne le matin, et qui, le soir, après avoir parcouru une quarantaine de kilomètres sur sa monture d'acier, n'a plus que 5 pieds 6 pouces.

On se tasse plus ou moins selon l'exercice que l'on fait ou selon la station debout qu'on s'impose. Une dame qui passe, en mai, toutes ses matinées au salon, perd régulièrement, de neuf heures à midi, une ligne de sa taille.

Ce tassement de la taille est bien connu des "sorciers de village" qui entreprennent, moyen-

nant finance, de faire réformer les jeunes gens. Quand un conscrit ne dépasse la taille réglementaire que d'une ligne, le "sorcier" de revision, il le soumet à une fatigue excessive et le fait marcher pendant de longues heures en portant, sur la tête et sur les épaules, des sacs pesants ; il le prive de sommeil et soutient ses forces en lui donnant de fortes doses d'eau-de-vie. Lorsque, après un pareil entraînement, le jeune homme passe sous la toise, sa taille a baissé de une ou deux lignes. L'influence de la fatigue se traduit par une diminution de stature.

Tout personne qui ne fait que peu d'exercice, qui reste assise une grande partie de la journée, ne subit qu'une diminution de hauteur très faible ; au contraire, celle qui marche beaucoup, reste debout longtemps, peut perdre jusqu'à 3 lignes par jour. Les soldats, après une marche forcée, diminuent tous de hauteur. C'est que, lorsque le corps est fatigué il s'affaisse ; il a dépensé d'abord de la substance et de la graisse ; ensuite les cartillages deviennent moins élastiques et moins épais ; les coussinets graisseux et fibreux qui soutiennent les organes de la locomotion perdent aussi en épaisseur ; la réparation organique se fait mal si le sujet est privé de sommeil, si bien qu'au total ces petites causes réunies finissent par déterminer une diminution de taille appréciable. C'est pourquoi, en réalité, nous n'avons jamais la même stature, et quand on veut se mesurer avec précision, il faut passer sous la toise au saut du lit.

Nous grandissons, comme on sait, pendant environ vingt-cinq ans. On admet que l'enfant atteint vers trois ans la moitié de son développement et que l'on arrive à la taille définitive de vingt-trois à trente ans. Le poids de l'individu est alors vingt fois le poids initial et la taille trois fois un quart celle de la naissance. L'enfant, en

naissant, a en moyenne 19 1/2 pouces ; dans la première année, la croissance est d'environ 8 pouces, c'est-à-dire 1/16 de l'accroissement total ; dans la seconde année, elle n'est guère que de 4 pouces ; de l'âge de quatre à cinq ans jusqu'à dix ou douze, elle n'est que d'environ 1/21 de l'accroissement total. Ce sont là des moyennes, car il y a des croissances précoces ou retardées ; il est certains, sujets qui grandissent jusqu'à vingt-cinq, trente et même trente-deux ans. Chez beaucoup de sujets, la croissance n'est pas terminée à vingt et un ans. L'examen des conseils de revision montre que la taille de beaucoup d'ajournés de un ou deux ans s'est élevée d'une ligne.

La croissance n'est pas la même pour les deux sexes. Généralement, jusqu'à onze et douze ans, les garçons sont plus grands et plus lourds que les filles ; mais à partir de cet âge, l'évolution va plus vite chez le sexe féminin ; puis au-dessus de quinze ans, de nouveau les garçons gagnent en poids et en taille, sur les jeunes filles qui restent stationnaires.

Quoi qu'il en soit, la taille se maintient sensiblement constante de vingt-cinq à cinquante-cinq ans. A soixante ans, elle commence à diminuer. Cette diminution est indépendante de la courbure de la colonne vertébrale ; elle se constate même sur les vieillards robustes qui se tiennent encore très droits. La taille peut perdre ainsi un, deux et même 3 pouces. Un homme de 5 pieds 6 pouces peut ne plus mesurer que 5 pieds 4 1/2 pouces à quatre-vingt ans.

Ainsi, en définitive, nous avons bien raison de le dire en commençant, non seulement nous varions de taille toute notre vie, mais nous n'avons même pas la même taille pendant toute la journée.

HENRI DE PARVILLE.

THEORIE DE L'EVOLUTION



I

II

III

IV

V

VI

LES SIX ÉTAPES DE MONSIEUR A VOYOU

LAHUREC A PARIS

Nous sommes en plein mois de septembre. Il est cinq heures du matin. Les abords de la gare de Lyon s'emplissent de mouvement et de bruit ; la capitale s'éveille.

Un matelot de haute taille, au teint bronzé, au torse d'hercule, descend du premier train. Les manches de sa vareuse sont ornées de galons de laine rouge, sur sa poitrine s'étalent deux médailles de sauvetage et une médaille du Tonkin ; le ruban de son béret indique qu'il appartient à l'équipage de la *Triomphante* ; c'est le brave Lahurec ! le quartier-maître de manœuvre.

Notre ami arrive de Toulon, où son navire vient de désarmer, après trois ans de campagne. Un congé de deux mois lui permet d'aller goûter un peu de repos dans sa famille, à Landevennec. Une de ses sœurs, nouvellement mariée à Paris, lui a écrit pour le prier de s'arrêter chez elle quelques jours avant de se rendre en Bretagne. Le Mathurin n'a point répondu à cette lettre voulant faire une surprise à son beau-frère et à sa sœur, mais il n'aurait garde de manquer à leur invitation. Il apporte à leur intention des sous venirs de ses voyages ; de sa main droite, il tient une grande cage enfermant un magnifique ara du Brésil ; son sac contient une tortue énorme ; un singe perché sur son épaule roule des yeux effarés et exécute par moments des bonds désordonnés, ce qui fait dire à Lahurec :

—Allons, Cartahu, pas de bêtises ; nous ne sommes pas ici à bord, *ouvrons l'œil au bossoir* ; il s'agit de *louvoyer en douceur*.” Apercevant un sergent de ville : “ Ah ! voilà un *brasso-carré*.”

—Pardon, excuse ; pourriez pas nous dire combien de meuds j'ous encore à *filer, pour affaler notre ancre rue Mandarin* ?

L'agent, interloqué par ce langage et par le singulier attirail du matelot, ne comprend pas tout d'abord. Le quartier-maître reprend :

—Oui, nous voulons *mettre le cap* sur la rue *Mandarine* ; pourriez pas nous *piloter* !... Puis, de peur de se tromper, il pose sa cage à terre, fouille dans ses poches et ensuite dans son béret, d'où il retire une lettre froissée, qu'il remet à l'agent. Celui-ci y jette un coup d'œil :

UN DÉSAGREMENT



(A la dernière chasse à courre.)

—Ouf ! Dire que je n'avais pas bu d'eau depuis trente ans !

UNE DÉCLARATION EN BLANC ET EN NOIR



I

Elle (renversant son encrier dans la première surprise de la peur). — Qui entre à cette heure ?



II

Monsieur de la Penandière. — Ada, je viens une dernière fois...



III

— Mon cœur brûle, éclate d'amour.



IV

—Le soleil de mon existence se couche pour toujours...



V

—Je vois noir, tout est noir, autour de moi !



VI

Gamin de rue. — Ça lui apprendra de se battre avec un ramoneur !

—C'est rue Mazarine que vous allez ! Prenez la première à droite ; troisième à gauche ; vous passez sur un pont ; deuxième à droite et encore à droite.

Lahurec, qui n'a presque rien compris au renseignement, réintègre sa lettre, reprend sa cage, porte la main à son béret et s'éloigne en monologuant : “ Première *tribord*, troisième *babord* ; le pont ; qu'il a dit, je crois ! Ma foi, allons toujours de l'avant.”

Les passants se retournent à la vue de son bagage. Les gamins, amusés par le singe, se mettent à le suivre. Il poursuit sa route, indifférent.

**

Trois quarts d'heure de marche l'ont mis en nage. La vue d'un comptoir lui fait éprouver le besoin d'ingurgiter quelque chose.

Tournant la tête un peu de côté et s'adressant à son singe : “ Qu'est-ce que t'en dis ; je commence à avoir la périe ; si on se rinçait la dalle ! ” Le singe répond par une mimique des plus approbatives. Lahurec entre chez le mastroquet, se fait servir un quart de tafia, dépose à terre son compagnon, lequel s'empresse de fureter aux quatre coins du comptoir. Des consommateurs obligeants donnent au voyageur des renseignements sur le chemin qui lui reste à parcourir. Avant de vider son verre, notre ami appelle M. Cartahu, qui lampe à même une bonne rasade. Le quartier-maître, ayant bu et allumé sa pipe, reprend son fardeau ; l'on a grand-peine à retirer au singe la boîte au sucre, qu'il étuit en train de devaler.

**

Encore une demi heure. Lahurec arrive à la fontaine Saint-Michel et s'arrête. Tout en contem-

plant l'Archange terrassant le démon au-dessus de la limpide cascade, une idée lui vient : “ S'il se débarbouillait ? ” La fumée de la locomotive a noirci son visage ; la nuit passée en chemin de fer a fripé son col ; il ne serait guère *faraul* ainsi, pour se présenter chez les siens... Sa résolution est vite prise : il tire de son sac la tortue d'abord, puis la boîte où sont enfermés ses objets de toilette. En un tour de main, le voilà nu jusqu'à la ceinture ; il se penche sur le bassin et se frotte à grand renfort du savon. Les passants font halte, se bousculent pour assister à ce spectacle insolite : un homme se débarbouillant en plein boulevard ; le singe surtout les amuse : il imite tous les mouvements de son maître, se frotte vigoureusement les bras et le cou, sans tremper, toutefois, ses petites mains noires dans l'eau.

Lahurec s'essuie, met un tricot blanc à raies bleues ; fouillant de nouveau dans son armoire portative, il en tire une chemise dont le col bleu replié est raide comme une barre de fer ; en l'élevant au-dessus de sa tête, il aperçoit pour la première fois le cercle de curieux formé autour de lui... A ce moment, le perroquet, qui, de la matinée, n'a pas encore ouvert le bec, se met à crier : *Larguez les voiles ! — En haut les gabiers !*

LA VIE DE CHENIL



Pataul en visite. — Quel est ce camarade qui se donne des airs comme cela ?

Vieux Carlo. — C'est un des enfants de Vénus. Il a pointé sa première perdrix hier, et il n'est pas encore descendu de sa grandeur.

CŒUR VOLÉ

Le secrétaire de l'Académie d'Orphée venait de jeter, d'un trait de plume hardi, ces mots sur une carte : "Ayez patience. Lirai votre manuscrit aussitôt que possible. N'ai pas une minute. Suis débordé d'ouvrage." Après y avoir apposé sa signature *Rémi Sole*, il s'amusa quelques instants à contrefaire le parafe de toutes les célébrités modernes, art dans lequel il excellait et qu'il avait longtemps pratiqué avant de choisir son parafe propre, ce parafe gigantesque, inimitable qui tirait l'œil et qui imposait à la mémoire du lecteur étonné ces zigzags étourdissants. Puis, fatigué d'un si grand effort, le secrétaire s'affala sur un divan bas, aux élastiques défoncés, et laissa vaguer autour de lui ses regards paresseux.

C'était une jolie pièce que le "bureau de la rédaction" — au goût du moins de M. Rémi Sole qui l'avait décoré et meublé suivant des idées très personnelles. "La première question dans la réalité comme dans les tableaux est l'éclairage" avait-il déclaré en choisissant des carreaux bleus pour les fenêtres. Pourquoi bleus ? Un bourgeois n'aurait pas compris le symbolisme de cette nuance. Il aurait simplement noté que dans le "bureau de la rédaction" l'inoffensif Rémi Sole se transformait en Barbe-bleue, que son col et ses manchettes ainsi passés au bleu sans lavage précédent et que son vin prenait, au contact de cette malfaisante lumière, un aspect de petit bleu. Mais le bourgeois est un être matérialiste qui s'arrête à ce qu'il voit et ne pénètre jamais au-delà des choses ; tandis que M. Rémi Sole était un musicien, un poète qui, dans son coin d'azur, s'intoxiquait d'infinitésimales voluptés psychiques.

Le mobilier était artistique autant qu'original. Un piano à queue imposant d'extérieur... mais vide à l'intérieur, très meublant, très décoratif... trônait là, avec la majestueuse nullité d'un académicien. Sur un piédestal en forme de lyre se pavait un buste d'Orphée. En face, une Sainte-Cécile en bronze, contemplait avec un étonnement stupide toute une collection d'écloués appendus au mur : violons sourds et muets, tambours crevés, guitares fêlées, cors sans âme, cloches sans battants, etc., etc.

C'était dans cet Eden miniature que s'écoulait la vie de M. Rémi Sole, vie qui s'exprimait en deux mots : rêveries creuses et ventre creux. Car l'Académie d'Orphée, malgré son beau nom, recevait peu de clients et point d'argent. Les occupations du Secrétaire étaient donc presque aussi fictives que l'existence du directeur, cet invisible et insaisissable directeur dont le nom

CONSEIL MAL COMPRIS



Elle. — Pauvre ami ! Encore déçavé ! Je t'avais dit de ne pas parier sur des coureurs.

Lui. — C'est précisément tes conseils qui m'ont ruiné, j'ai parié sur des chevaux qui ne couraient pas.

NOS CHÉRIS



Loulou. — Est-ce que les chats ça va dans le ciel ?

La maman. — Non, ma fille ; pourquoi me demandes-tu cela ?

Loulou. — J'avais peur pour le mien ; il sacre tant la nuit !

pendant s'étalait en grosses lettres en tête des "statuts de l'académie !"...

Donc M. Rémi Sole contemplait le sanctuaire d'Orphée et ses pensées, lucides encore, peu à peu se fondaient dans une rêverie et d'une rêverie dans un rêve... quand brusquement, un heurt énergique ébranla la porte.

Avant que le secrétaire, lent à tous ses actes, eut achevé d'ouvrir les yeux, un visiteur pénétra dans le "bureau de la rédaction," un visiteur de sexe féminin, d'âge peu avancé et de physique attirant. La nouvelle arrivée, dut à ces circonstances atténuantes de n'être pas immédiatement congédiée avec la formule habituelle : "Le directeur n'est pas là." Du reste, sans attendre l'invitation de M. Rémi Sole, elle s'assit et plantant carrément ses yeux dans ceux du Secrétaire, d'une voix nette elle lui lança ces mots à la face : "—Monsieur, on m'a volé mon cœur !"

Sans manifester aucune surprise, M. Rémi Sole se contenta d'examiner avec une pointe de curiosité la personne qui venait ainsi lui faire ses confidences.

C'était une petite femme très brune, brune de teint, brune de chevelure, brune de sourcils, avec, filtrant d'en-dessous ses longs cils, un regard étonnamment clair, d'un gris doux, comme une note lumineuse dans un tableau sombre.

Cet examen parut satisfaire M. Rémi Sole qui ébaucha un sourire à dents bleues.

"—Madame, je comprends et j'excuse le voleur, dit-il gaïement, se souvenant qu'il avait débuté sur la scène du monde et sur celle de Grenelle dans les rôles de jeune premier.

La petite personne s'élança de sa chaise si brusquement que M. Rémi Sole en tressauta.

"—Vous excusez le voleur, vous excusez le voleur ! s'écria-t-elle, marchant par la chambre et faisant claquer ses talons sur le parquet avec un bruit sec. Et la Justice, qu'en faites-vous ? et l'honorabilité et l'équité et le droit des gens et les principes et la morale !..."

Et les talons claquaient, claquaient à mesure qu'elle égrenait ses épithètes volubiles, les sourcils froncés, la voix colère.

Pendant qu'elle parlait, le secrétaire la contemplait d'un regard qui s'adoucisait, qui s'attendrissait même... Il n'aimait pas les brunes. Pour chevelure un rayon égaré du soleil, pour teint un pétale effeuillé des lis, pour œil, un reflet des cieux, telle était la femme par lui rêvée, par lui décrite, mais cette diable de petite personne avec son étourdissante vivacité, avec sa crâne origi-

nalité, vous avait un piquant, un montant au quel il était difficile de résister.

Aussi M. Rémi Sole sussura-il avec la voix charmeresse d'un adelphe d'Orphée.

"—Vous oubliez, madame, la tentation de s'approprier un cœur si précieux.

L'inconnue se calma subito.

"—C'est vrai qu'il a dû être tenté le voleur ! fit elle, indulgente. Un cœur neuf, maintenant que c'est si rare !... Mais comment pourrai-je le retrouver jamais !

Elle avait dit cela très bas : M. Rémi Sole se figura... pensa... l'azur de sa demeure et l'azur de son âme aidant... bref il se jeta sur le tapis, à deux genoux et retrouvant les accents qui avaient ravi Grenelle.

"—Madame, vous avez perdu un cœur, peut-être pourrai-je réparer le mal. Faites-moi l'honneur d'accepter le mien, déclama-t-il très chevaleresquement.

La jeune femme fixa un instant le secrétaire agenouillé de ses yeux clairs largement ouverts, et puis avec cette soudaineté de mouvements qui lui était propre, elle partit d'un éclat de rire fou qui cascada par la chambre, si sonore, si entraînant, si irrésistible que le triste Orphée en oubli de pleurer son Eurydice et les clients absents, et que M. Rémi Sole, malgré son intime vexation, se laissa gagner.

Quand cette fusée de rires fut affaiblie, puis éteinte, l'inconnue se leva et s'approchant, très gracieuse, de M. Rémi Sole.

"—Vous m'avez mal comprise, monsieur, lui dit-elle. Je suis musicienne, je compose et je venais de traiter une affaire de *chœur*, chœur avec un *h*, toute la méprise est là !

"—Pardonnez-moi, madame, commença le secrétaire déconfit.

"—Je vous pardonne, répondit noblement la musicienne.

Elle fit quelques pas vers la porte. Sur le seuil, elle se retourna et ses yeux clairs, encore pleins de rires, elle cria, narquoise :

"Seulement, méfiez-vous des synonymes !"

Et elle disparut avec une vivacité de lutin.

"Je suis trop sentimental, se dit M. Rémi Sole en reprenant la position horizontale. O siècle, ô mœurs, qu'avez-vous fait de l'amour

Et sur cette apostrophe sans réponse, le disciple d'Orphée ferma les yeux et doucement vola vers le pays des rêves dorés.

TONY D'ULMÉS.

EXCUSE PÉREMPTOIRE



Tante Libbie. — Où est le lard et le beurre que je t'avais dit d'aller chercher ?

Oncle Rostus. — L'idée de me donner ces commissions par une chaleur pareille ! Des affaires grassouilles comme cela, ça vous glisse vite de la mémoire.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE SACRIFICE D'UNE MÈRE

CHAPITRE XI

(Suite)

Malgré ses caprices et son originalité, c'était une vaillante petite fille que miss Mac-Bayle. Elle avait jugé qu'il fallait déraciner d'un seul coup, toutes les illusions du nabab afin qu'il ne s'opposât plus à l'union du marquis de Trémur et de Germaine Hermel.

Et *forward ! forward !* Avec une gaieté factice, Margaret avait commandé le départ, A sa suite s'était élancée toute sa vaillante escorte ; et à Nice, sur la Promenade aux Anglais, elle retrouva ses fidèles. Seulement les baronnets et Hector de Mauriac ne reconnaissaient plus la fantasque Écossaise. Rien des toilettes tapageuses d'autre fois, mais une mise aux couleurs sombres et du meilleur goût.

Margaret ne faisait plus courir, ne pariait plus à l'écarté, et ne passait plus ses journées à lancer les boules du *croquet*.

Le soir, si elle apparaissait au casino, toujours sa causerie était sérieuse, réserve. A la grande joie de mistress Morridje, elle quittait les fêtes avant les premiers rayons de l'aurore ; puis un jour, elle désira revoir son vieux château d'Écosse.

Tous se plièrent à ce qu'ils appelaient une nouvelle fantaisie. Lord Mac-Bayle, laissant percer un sourire satisfait sur son visage osseux, décupla sa provision de lignes, afin de pêcher le saumon dans sa bien-aimée *Trweed*, et l'on se mit en route.

Mais, cette fois, il n'y avait pas caprice chez la belle Écossaise. Elle prit sérieusement goût à la vie austère de l'antique demeure. Elle y arriva par un soir assez terne : vent aigre, ciel gris qui mettait un dôme de plomb sur le domaine seigneurial des Mac-Bayle. C'était un énorme amas de tours rondes, de clochetons aigus, de tourelles en poivrières, et de plates-formes à hautes balustrades, où, jadis, les highlanders faisaient sentinelle, en épiant la plaine et la montagne. Tout le ban et l'arrière ban des tenanciers avaient été convoqués pour recevoir le maître, et Margaret suivant de près son père, dut franchir une double haie de montagnards aux jambes nues, aux jupons courts, à la petite toque sur les chevelures rousses ou blondes.

Et tandis qu'elle s'avancait svelte et gracieuse, c'était un concert de hurras comme savent les lancer les gosiers écossais. Puis, dans l'immense hall, éclairée par un gigantesque candélabre, il fallut prendre place devant un repas homérique, dont les coqs de bruyère, les gelinotes et les cuissots de chevreuil faisaient les principaux frais. Barbara Morridje ne se sentait pas de joie.

— Oh ! son chère Écosse... son cher Écosse tant aimée !... C'était un *capital comfort*.

Tour à tour, elle regardait le grand orgue qui meublait le fond du hall, et toute la lignée de tableaux où les Mac-Bayle, hauts de cinq pieds, bardés, cuirassés, l'écharpe sur l'épaule, le poignard à la ceinture, la toque à aigrette de héron sur la tête, semblaient monter la garde.

Margaret passa tout l'hiver au vieux castel. Les sommes énormes, habituellement consacrées aux voyages, à la parure, aux ruineuses fantaisies, furent employées à mettre un peu de bonheur dans le clan écossais. Si la neige glaçait les montagnards, les bank-notes de miss Mac-Bayle faisaient

guinement flamber les bûches de chêne dans chacun des pauvres foyers. A Noël, chaque chaumière eut son arbre vert fleuri de bougies roses, orné de chauds vêtements.

Au printemps, une vaste construction s'élevait à la lisière du parc. C'était une école et miss Mac-Bayle visitait les jeunes élèves, les interrogeait, leur distribuait des récompenses.

Et si Barbara Morridje s'étonnait grandement de cette nouvelle manière d'être :

— Que voulez-vous ! disait-elle en souriant, l'année dernière j'étais tout à la charité. Les goûts sont différents selon la nature des gens. Mon père reste en extase devant les écailles argentées d'un saumon ; vous Morridje, vous donnez un regard radieux aux *plum-puddings*. Eh bien, moi, j'aime à contempler l'expression du bonheur sur un visage humain. A chacun son attrait, et vive la liberté, quand elle est inoffensive et bonne !

Ainsi s'écoulaient plusieurs mois. Sous l'influence de cette vie si pure, si charitable, peu à peu le chagrin de Margaret s'apaisait. Elle avait aimé trop soudainement le marquis de Trémur, pour que ce sentiment, tout d'imagination, eût une longue durée. Le plus souvent, ces flammes vives et non alimentées s'éteignent comme un feu de paille, laissant peu de traces, seulement un sol noir, bientôt recouvert de plantes et de verts gazons.

Et à mesure que devenait moins vif le souvenir de Gaston, une autre image se dessinait nette et distincte dans l'esprit de miss Mac-Bayle. Cette image, qui représentait-elle ? Marc, à coup sûr ; Marc avec son mâle et fier visage, dont elle avait surpris le regard si triste, si désolé, au moment où elle quittait pour toujours Saint-Michel-en-Grève.

Ce regard tendre, affectueux, mais il avait été presque une révélation. Du pont du *White-Swan*, où elle se tenait, accoudée au bastingage, Margaret avait longtemps regardé la silhouette du jeune médecin se dessinant sur le sommet du Rock-ar-Laz. Aidée de sa jumelle d'ivoire, elle l'avait vu presque chanceler en portant la main à sa paupière humide... Lui aussi souffrait comme elle ; et tandis que Marc disait avec certitude : " Elle m'oubliera !..." Margaret répétait à deux reprises, très doucement, d'une voix très attendrie : Pauvre Marc !... Pauvre Marc !...

Miss Mac-Bayle pensait ainsi par une belle matinée printannière. Toby la précédait, elle suivait un joli cours d'eau aux ondes mousseuses. Les lavandes et le thym gardaient encore la rosée matinale, et le lapin agile, errant entre les serpolets faisait au loin ses tours.

Margaret se sentait envahie par le charme de cette poétique nature. Elle s'assit au pied d'une roche moussue, prit Toby sur ses genoux, machinalement porta le nez rose du bichon de l'oreille droite à l'oreille gauche, de la gauche à la droite ; puis, renvoyant d'un léger mouvement de la main, son favori, elle demeura immobile, légèrement repliée sur elle-même.

Comme à travers l'espace les pensées savent se rejoindre, se comprendre ? On est seul, et l'on est deux... et l'on est trois... bientôt tout un groupe d'amis.

Margaret voyait au loin, très au loin, un navire de guerre, les voiles étendues. Deux officiers de marines causaient sur le pont. Le marquis de Trémur parlait de Germaine, et Marc de Réchan de miss Mac-Bayle.

— Pauvre Marc ! pensait l'Écossaise, comme il est fier dans sa pauvreté ! Il est parti pour les pays lointains, sans me dire une parole d'amour... Et moi j'ai été si cruelle. La

tendresse que je portais à l'autre m'aveuglait ; je ne voyais rien des sentiments de ce jeune homme... mais je le comprends aujourd'hui... tout me revient à la mémoire... Que j'ai dû faire souffrir ce cœur désinrressé !

La pitié entraînait peu à peu dans l'âme de miss Mac-Bayle ; et la pitié n'est bien souvent que le prélude d'un sentiment profond.

Brillante, colorée, douée presque de vie, était l'imagination de Margaret. Les tableaux s'y succédaient avec une vertigineuse rapidité. En un instant le navire avait fui ; et, maintenant, Margaret voyait son amie Germaine dans le petit pavillon, une miniature de villa, enclose d'une grille et d'un rideau de verdure, qu'elle avait loué non loin d'Auteuil.

Depuis leur brusque départ de Saint-Michel-en-Grève, Mme Hermel et sa mère y abritaient leur vie. Elles aimaient le silence de cette calme retraite. Qu'il était bon de vivre là, paisiblement, laborieusement ! Germaine y accomplissait sans bruit son devoir et son œuvre. Elle ne se mettait jamais en scène, avait horreur de la réclame. Du fond de son ermitage, elle prêtait une oreille distraite aux applaudissements de la foule. Elle n'avait d'autre bonheur, après son travail, que celui de travailler encore ; aussi, le succès couronnait-il une telle constance. Le nom de la jeune fille artiste devenait bien connu. Les amateurs de peinture reconnaissaient, dans ses toiles simplement signées " GERMAINE ", un talent qui s'annonçait sobre, solide et sérieux. Elle avait des amis inconnus, des admirateurs passionnés ; mais la grille de la villa n'en demeurait pas moins close. Un seul hôte y était admis : le travail. Et c'est l'ami qui surtout console. Lui, ne vient pas gai quand on est triste, mais grave, austère ; puis, par un charme qui lui est propre, bientôt il sait rendre des ailes à toute âme abattue.

Que de fois les passants virent Germaine, à travers la fenêtre fleurie de son atelier, le pinceau en main, le regard fixé sur son chevalet ! Elle apparaissait comme un tableau vivant, dans les festons d'un rosier de Bengale, dont les fleurs se mêlaient aux étoiles blanches d'une clématite. Peut-être était-elle encore plus jolie que par le passé. Son ovale s'était un peu allongé.

Rien de plus intelligent que son front couronné de tresses brunes, de plus sympathique que son gracieux sourire. Un faible cercle bleuâtre qui estompait le dessous des yeux, et dont le sillon semblait accuser des larmes secrètes, était le seul mystère de ce jeune et charmant visage.

Sûzel le devinait, ce mystère. C'était pour la pauvre femme, un perpétuel déchirement. Elle se sentait l'obstacle ; et, pour assurer le bonheur de sa fille, volontiers elle eût voulu disparaître ; mais Germaine veillait, et comme elle l'avait déjà fait à Saint-Michel-en-Grève, elle se fût opposé à un départ ; puis chaque jour, de plus en plus, elle enveloppait sa mère de ces mille riens de tendresse qui, faciles à briser au premier aspect, ont pourtant une incomparable résistance.

Durant les heures du travail, elles causaient affectueusement : Sûzel, l'esprit tout au ménage, tout aux petits détails ; Germaine, cherchant comme de chauds bras dans les souvenirs, se complaisant à se rappeler son enfance, et cette belle villa des Myrtes, où Mme de Guérande l'avait tant chérie.

Lorsque venait le demi-jour, Sûzel et sa fille gagnaient Auteuil et l'Église. Germaine aimait à se reposer de son travail sous les hautes nefs, à laisser errer sa pensée sur un nuage d'encens, à se pénétrer de cette paix

souveraine qui semble tomber de chaque arceau. Là, elle se sentait défendue contre toutes les agitations de la vie, et, les coudes sur son prie-Dieu, la tête dans les mains, elle puisait dans la prière la force d'accomplir la tâche du lendemain.

— Mon Dieu, disait-elle, ce qui compte là-haut, ce n'est pas le bonheur, mais le devoir accompli.

Puis encore, elle reprenait :

— Heureuse l'âme qui sait planer, qui met sa joie dans le devoir, dans le travail : l'amour n'a qu'un printemps, et le travail donne une paix qui ne finit jamais.

Mais Germaine était jeune ; malgré sa précoce raison, ses vingt ans avaient une foi robuste dans cette céleste consolation qui se nomme l'Espérance ; et bientôt, se souvenant de tout l'amour que lui portait Gaston, elle murmurait en achevant sa prière :

— Pourtant le bonheur est une belle chose... Ah ! si Dieu le voulait !... Il est puissant et j'aurais tant de reconnaissance !

Miss Mac-Bayle n'ignorait aucune des pensées de son amie, car la correspondance était toujours active entre les deux jeunes filles. Elle songeait donc à Germaine, tandis que, du regard, elle interrogeait l'horizon immense où s'estompait la silhouette neigeuse des monts Cheviot.

Comment avait-elle pu vivre loin de ce beau pays, vivre dans la fièvre, dans la futilité, dans la dissipation.

Et, comparant l'heure présente aux années qui l'avaient précédée, elle fit le compte de ses jours de joie, et de ses jours d'ennui profond. La somme des uns était bien inférieure à celle des autres ; mais alors, c'est donc vrai ; ce bonheur qu'on croit insaisissable, qu'on se laisse à poursuivre, habite en nous, dans la sphère élevée de notre âme.

Elle l'avait cherché sur toutes les mers européennes, dans toutes les capitales de l'Occident. Le *White-Swan* avait volé, comme un oiseau à l'aile rapide, des côtes écossaises aux côtes italiennes, des rivages de la Provence aux rivages de l'Espagne ; et, partout, Margaret avait trouvé le vide, l'ennui, quand le bonheur était là tout près, dans l'occupation sérieuse, dans un acte de charité, dans une belle lecture de l'âme.

Le bonheur, elle comprenait maintenant combien peu d'espace demande cet envoyé céleste. Comme le grillon, il aime le calme du foyer. Le bonheur a bien des formes ; et, tour à tour, l'Écossaise les passait en revue, s'arrêtant surtout à l'une d'elles, s'y atardant.

— Le bonheur, murmurait-elle avec un sourire rêveur ; mais c'est surtout de marcher dans la vie en s'appuyant sur un bras robuste, c'est d'être guidés par une intelligence supérieure, c'est de se confier entièrement à un cœur généreux...

Et Marc, balbutiait-elle encore, Marc est tout cela : intelligence d'élite, tendresse forte.

Puis, se levant avec brusquerie, comme mécontente de revoir l'image qui, depuis quelques semaines, hantait son esprit :

— Allons, dit-elle, tout est passé ?... Marc est loin... Il a fui ma fortune... Il m'oubliera sans doute... Brisons donc de tels souvenirs, quand ils ne font que désenchanter la vie.

Et, suivie de Toby, elle regagna Castle-Oak, le manoir des beaux chênes.

Mais, lorsque la sympathie s'éveille dans un cœur de jeune fille, dans un cœur jeune, ardent, chaleureux, ne va-t-elle pas chaque jour grandissant ?

Le printemps avait passé ; alors était venu l'été avec ses riches moissons, ses fleurs

éclatantes ; et Margaret, toujours de plus en plus, songeait à Marc.

Nous la retrouvons, par un beau jour de juillet, chevauchant à travers la campagne, tandis que son jeune groom la suivait à distance.

Elle galopait entre les taillis, humant l'air regardant ce qu'en Écosse on appelle de petits voyageurs, *little travellers*, graines ailées, voltigeant, aériennes et légères, sous le bleu du ciel. Parfois elle pressait leur course d'un coup de sa cravache le duvet s'élevait plus haut, avec une courbe gracieuse, et elle lui disait :

— Vole... vole, vers tous ceux que j'aime !

Quel temps splendide ! qu'il faisait bon vivre !

Puis, soudain, entre les haies vives, sous un dôme de tilleuls odorants, elle aperçut une source toute semblable à celle de Saint-Efflam.

Miss Mac-Bayle se pencha sur ses eaux, et se mit à sourire en songeant à son ancien désespoir. Que ce temps était loin, et que de mobilité dans l'âme humaine !...

Au détour du sentier ombreux, la jeune fille se trouva devant une vallée aux vastes horizons. Si loin que s'étendait son regard, elle ne voyait qu'une houle immense d'épis murs. Le soleil dardait sur ces flots d'or ; c'était l'heure de la grande chaleur, l'heure où la fatigue est venue. Quelques moissonneurs dormaient sous un chêne ; mais l'un d'eux, debout, le visage énergique, comme bravant le dur labeur, moissonnait encore, moissonnait toujours.

Parfois, cependant, vaincu pour un instant, le malheureux ouvrier des champs arrêta le continu mouvement de ses bras, poussait un soupir de suprême lassitude, passait sur son front trempé de sueur sa main halée ; puis la faux se remettait à courber les épis dans un perpétuel balancement.

Margaret reconnaissait le faucheur. Il se nommait Fox ; sa femme était morte l'hiver précédent, lui laissant une nombreuse famille.

— Pauvre Fox ! murmurait la jeune fille ; il travaille sans relâche... Et pour prix de ce rude labeur, ce soir ses enfants auront-ils seulement un morceau de pain ?...

— Si je montais chez lui ? fit-elle après un instant de réflexion.

Le village s'acrochait à la montagne comme un nid d'hirondelles au sommet d'un clocheton. Confiant Seymour au jeune groom, Margaret se mit à gravir le sentier.

Elle était toujours admirablement accueillie par les montagnards. Les highlanders ressemblent à leur pays, à ce sol rocailleux et résistant ; mais, sous les dures surfaces, on trouve des êtres naïfs et bons.

Ce jour-là le village était désert, tous travaillaient à la moisson. Seul, un misérable idiot, assis sur un banc de pierre, balançait lentement sa tête en riant au ciel bleu. Plus loin, une montagnarde, au visage ridé, presque une centenaire, chevrotait une plaintive complainte en la rythmant de son rouet.

Vie de travail ; vie de misère : les cheveux sont blancs, la tête branlante, les mains bien lasses, et jusqu'à la mort, il faudra rouler le fil sur l'étroit fuseau.

Le bon cœur de Margaret se gonflait de cette courageuse misère.

Elle venait d'atteindre le cottage de Fox.

Dès l'abord on devinait qu'une main de femme y manquait. On marchait sur l'aire sèche et raboteuse ; des bottes d'herbes médicinales pendaient sans ordres aux poutres enfumées. Quelques assiettes à fleurs, aux bords ébréchés, reposaient sur la table de bois grossier.

Mais ce qui attira plus l'attention de la

jeune fille, ce fut d'abord un grand lit aux rideaux de cotonnade sur lequel gémissait un paralytique, puis un berceau antique d'une mode d'autrefois, où dormait un tout petit. Lequel était le plus faible, du grand-père ou du jeune enfant ?

Margaret s'approcha de l'infirme et d'une voix douce :

— C'est votre petite-fille ?...

— Oui bégaya-t-il.

— Et vous restez ainsi seuls tous les deux ! quelle imprudence !

Le paralytique essaya vainement de se redresser sur sa couche ; cette faiblesse faisait mal à voir, et contrastait avec la tête à caractère de montagnards. Il paraissait accablé.

— Où sont donc vos autres petits enfants ? reprit miss Mac-Bayle.

Et lui, lentement, difficilement, la langue épaisse :

— John et Dick sont en forêt ; Kate et Betzy glanent dans les champs... Il faut bien vivre.

— Gagner leur vie ! songeait Margaret, gagner leur vie ! et l'ainé n'a pas encore dix ans !

— Et vous restez ainsi seul tout le jour, avec ce nouveau-né ?

— Ma bru est morte, répondit amèrement le vieillard.

Miss-Mac-Bayle s'approcha curieusement du berceau antique, et regarda longtemps ce petit être récemment éclos à la vie, tout rond, tout blanc, tout rose, et dormant à poings fermés. Il avait de tout petits cheveux blonds et soyeux, qui sortaient de son bonnet, et qui déjà s'arrondissaient dans un commencement de boucles ; les petites lèvres s'agitaient, comme si elles dégustaient en rêve une goutte de lait. Puis, tout à coup, les mains mignonnes se crispèrent, le corps du nouveau-né se raidit, et l'enfant éveillée entrant dans une grande colère, se mit à pousser des cris perçants.

— Pauvre Lissy ! elle va pleurer bien longtemps, fit le paralytique ; elle n'a personne pour la balancer.

Mais déjà Margaret avait enlevé ses longgants de Suède, jeté au loin sa cravache à pomme d'argent ; et, doucement, elle agitait le petit berceau.

A quoi songeait-elle en apaisant ainsi l'enfant du pauvre Fox ?...

Elle songeait à bien des choses. Elle voyait le père couchant sans relâche la moisson mûre et elle se disait :

— Il prendra un peu de repos ; Il viendra passer une heure près de l'aïeul et du berceau.

Elle songeait à la vieille fileuse et elle murmurait :

— L'octogénaire ne tournera plus du matin au soir le fuseau qui la blesse.

Elle songeait aux jeunes travailleurs qui fagotaient dans la forêt, et qui glanaient dans les champs, et encore elle reprenait :

— Kate restera dans le cottage, et soignera l'aïeul et la petite sœur.

Margaret berçait toujours, et la mignonne dormeuse fermait les paupières, tandis qu'un sentiment délicieux pénétrait l'Écossaise. Une grande lumière jaillissait de son cœur à sa pensée.

— Oh ! mes bank-notes, que je vous aime ! Je vous aime autant que je vous m'apprisais jadis... C'est qu'alors je vous méconnaissais. J'ignorais les vraies joies que vous pouvez donner.

Et, devenant rêveuse :

— Mais cette fortune, dont la Providence m'a fait la dispensatrice, je dois la confier à une main loyale, à une main qui saura remplir la divine mission.

Tour à tour, ses adulateurs se présentaient à son esprit ; et, remuant la tête :

—Mauriac!... Non, ma fortune passerait en paris sur le turf.

—Arthur?... Philip?... non, non, en vérité ; depuis longtemps leur sort est décidé : le refus est formel.

Et, toute émue, prononçant enfin le nom qui depuis un long instant, lui venait aux lèvres.

—Mais, alors, celui qui vraiment est digne de gérer le trésor confié par la Providence, c'est Marc... Marc de Réchan, si simple pour lui-même, et pour autrui si royalement généreux !

Ainsi que le paralytique l'enfant s'était endormie, Margaret déposa un baiser sur le front blanc et pur ; dans les petites mains potelées, elle plaça sa bourse où scintillaient dix beaux louis d'or ; puis, discrètement, à petits pas, elle quitta le cottage de Fox.

Hip ! Hip ! Seymour, full galop ! full galop !

Et suivie du tout jeune groom son fidèle écuyer, elle lança impétueusement son cheval à travers monts et vallées. Elle ne revint au vieux domaine que lorsque le jour, tirant à sa fin, enveloppait d'une brume légère et bleuâtre l'horizon des montagnes. La lune se levait pâle et mélancolique comme celle que chantait Ossian. Elle planait sur le Castle-Oak, dessinant nettement la silhouette des balcons à jour, pailletant d'étoiles le plomb des toitures, diamantant les épices et les bouleaux du parc.

Le cœur de Margaret battait avec force. Elle regardait les étoiles ; mais l'œil de son âme voyait Marc. Elle respirait le parfum des regains fraîchement coupés qui se mélangaient à l'odeur capiteuse des tilleuls fleuris, et ce parfum avivait son rêve. Elle écoutait les grillons cachés dans les touffes d'acanthé, et les grillons disaient ; "Oui, oui rêve au foyer, à un foyer où tout sera austère et simple, mais si largement ouvert aux malheureux..."

—Et ce foyer béni de Dieu, répondait miss Mac Bayle... ce foyer, espérance de toutes les misères... qui en sera le maître?...

Et toujours un même nom revenait à son souvenir, celui de Marc... de Marc qui l'aimait encore, elle n'en doutait pas, de Marc qui l'aimerait toujours.

CHAPITRE XII

L'existence a parfois des tournants de route si subits, que tous les horizons changent, que tous les points de vue se transforment.

Depuis deux ans la tristesse et la maladie s'étaient abattues sur le Roscoat. Qui eût reconnu, avec sa façade, dont les volets, en partie, demeureraient clos, avec son pare silencieux, avec sa grève où les yoles de plaisance n'abordaient plus, le somptueux château où naguère, dans le soleil des belles journées, on chassait, on pêchait, on dansait !

L'herbe poussait dans l'allée du croquet ; le riche carrosse n'apparaissait plus le long des chemins, les chevaux de race demeureraient emprisonnés à l'écurie. Tous les hôtes étaient partis, laissant les grands corridors muets et déserts. Seuls les pas de la marquise et ceux de quelques fidèles serviteurs y résonnaient lentement, avec cette marche assourdie qui dénote la présence d'un malade.

Et quel silence dans la chambre de Noël Richebrac, silence scandé seulement par le bruit du cartel appliqué à la muraille !

(A suivre.)

Dans quelques semaines LA BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS commencera la publication du magnifique roman d'Emile Richebourg "L'IDIÔTE." Comme le tirage en sera limité, ceux qui voudront se le procurer feront bien de se hâter de souscrire, pour être plus sûr de ne pas le manquer.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce que nous publions ailleurs, au sujet de deux beaux feuilletons qui se vendent à notre bureau pour 10 cts.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL

LYCEUM OPERA HOUSE

Coin des rues Ste-Catherine et St-Dominique.

LUNDI, le 26 OCTOBRE

LES DEUX CÉLÈBRES ATHLÈTES

Sandown et Cyclone

— AVEC UNE —

Grande Troupe de Variétés

ADMISSION :

10, 20 et 30c. — Sièges réservés, 10c extra.

Bureau des loges, aux salles des pianos de New-York.

W. W. MOORE, Gérant

Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis : musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents.*

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant **LUNDI, le 26 OCTOBRE**
Après-midi et soirée.

LE JOLI DRAME

THE DEVIL'S MINE

Excellente compagnie, jolis décors, nouvelles chansons, danses, etc., etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE : *ONE OF THE BRAVEST*

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE
STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE
EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE JUILLET

20,774 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

QUEEN'S = THEATRE

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS

(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine commençant **Lundi, 19 Octobre,**
Matinée Samedi,

Première apparition de Mademoiselle

LILIAN ROWLEY.

Première représentation à Montréal du grand succès dramatique

THE AMERICAN GIRL

PRIX

Sièges d'orchestre, \$1 ; cercle d'orchestre, 75c et 50c ; balcon, 50c ; galerie, 25c ; loges, \$6 et \$8.

Matinée populaire pour les dames et les enfants samedi. Prix, sièges d'orchestre réservés, 50c ; cercle d'orchestre, 35c ; balcon, 25c ; bons sièges réservés pour 50c.

Sièges réservés en vente au magasin de musique de Sheppard, et à la New York Piano Co.

Semaine suivante, le dernier succès de New York : **MY JACK.**

DYSPEPSINE

— LE —
GRAND REMÈDE AMÉRICAIN

— POUR LA —

DYSPEPSIE

GUERIT RADICALEMENT

L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENITEUR
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)
MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

PRENEZ LE

REMÈDE du DR SEY

LE GRAND REMÈDE FRANÇAIS contre la DYSPEPSIE, les AFFECTIONS BILIEUSES, la CONSTIPATION et toutes les maladies de l'ESTOMAC, du FOIE et des INTESTINS.

Chez tous les PHARMACIENS

Prix : \$1.00

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

MONTREAL, Poirier, Bessette & Neville, 516 rue Craig.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,
32 and 34 Frankfort Street, New-York

ARISTIDE BELAIR,
Contracteur - Menuisier,

218 AVENUE LETOURNEUX,
VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin et promptitude et à des prix modérés.

HÂTEZ-VOUS D'ENVOYER

10 Cts.

Magnifiques Feuilletons
A BON MARCHÉ

10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands
FEUILLETONS à sensation

"L'ANGE DU FOYER"

— ET —

"Le Remords d'un Ange"

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

A LIRE

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.—Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.—Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.—Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.—Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.—Paris: Lucien Faucher, directeur, 13 rue Cujas. New York: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

Restaurateur de Robson.



Marque de Commerce.

Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, plusieurs médecins et autres.

En vente partout—50 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire.
Joliette, P. Q., Canada.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMÉRO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans **"LA PRESSE,"**

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juin

20,774 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 Rue St-Jacques, Montréal.

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulars, Livres,
Brochures, Pamphlets,
Affiches, Programmes,
Cartes de visite, Cartes d'affaires,
Entêtes de comptes, Pancartes,
Annonces d'encan, Etiquettes,
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.